



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN

Association loi du 01.07.1901 déclarée sous le n° 03947 - SIRET 504 382 136 000 19

Siège Social : Musée national de la Renaissance Château d'Écouen 95440 ÉCOUEN

Présidente : Geneviève Bresc-Bautier

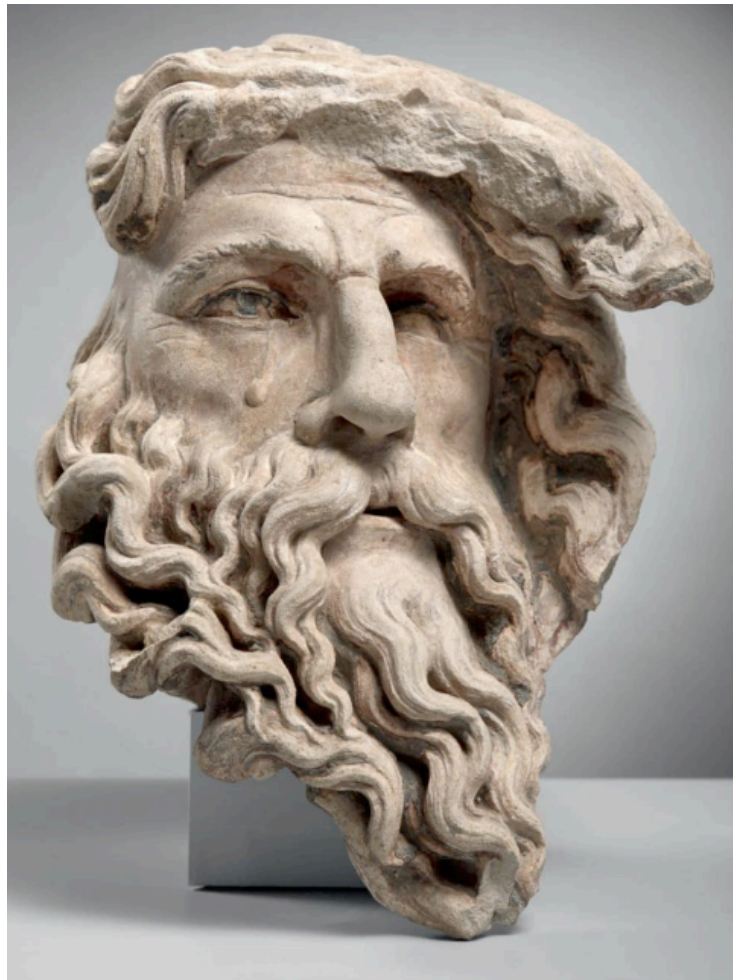
contact@amis-ecouen.fr



Note d'information N° 295 – Janvier 2019

TOULOUSE RENAISSANCE

13 au 15 avril 2018



Nicolas Bachelier, Tête d'homme barbu (1532), musée des Augustins, Toulouse
© Daniel Marin

Au cours de notre séjour à Toulouse, il nous a été proposé la visite de l'exposition « Toulouse Renaissance » qui se décline sur deux sites, le Musée des Augustins et la Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine mais aussi de découvrir à Toulouse et ses environs des sites d'époque Renaissance sous la conduite de Pascal Julien.

EXPOSITION « TOULOUSE RENAISSANCE »

1 - Musée des Augustins (ancien couvent des Jacobins).

La référence au catalogue est indiquée entre parenthèses.

Nous sommes accueillis par Axel Hémerly, directeur de ce musée et Pascal Julien, Professeur d'histoire de l'Art à l'université Toulouse-Jean Jaurès et commissaire scientifique de cette exposition, accompagné de son équipe, en particulier Colin Debuiche, maître de conférences en histoire de l'Art moderne à l'université de Rennes 2, qui sera présent tout au long de nos visites.

En préambule Pascal Julien nous précise que Toulouse fut à la Renaissance une ville riche et puissante qui s'épanouit dans un passé hors du commun, celui de la *Palladia Tolosa*, cité placée sous la protection de la déesse grecque des arts et de la sagesse, Pallas Athéna. Il nous indique aussi que cette exposition, préparée de longue date, résulte d'un partenariat entre l'université et le musée et est le fruit du travail de cinq chercheurs dont deux en doctorat, qui ont amené de très nombreuses découvertes d'archives donnant ainsi un éclairage nouveau tout à fait exceptionnel aux œuvres et aux bâtiments de la région. Si les œuvres permanentes du musée sont au cœur du projet, avec un recours important aux réserves, la collaboration avec de nombreux prêteurs institutionnels et privés a été nécessaire.

Nous commençons notre déambulation par des œuvres de Jean Bauduy, originaire de Bordeaux, *Sibylles et Prophètes* (fig. 4 p 151), de 1523. Réalisées en terre cuite, de taille humaine, ces statues étaient destinées à reposer sur des culs de lampe dans le déambulatoire de la basilique Saint-Sernin. Jusqu'ici elles avaient donné lieu à des interprétations fantaisistes allant jusqu'à imaginer qu'elles avaient été moulées sur des cadavres des comtes de Toulouse ! Un tableau des années 1860, montre **l'intérieur de Saint-Sernin**, avant les restaurations de Viollet-le-Duc ; on y voit les statues placées par l'architecte Louis Privat, en hauteur, sur des consoles sculptées. Deux de ces consoles sont présentes dans l'exposition.

La menuiserie est représentée par le **lutrin de chœur de la cathédrale d'Auch** (ill. 10 p 105), des années 1530 et par des **stalles** de cet édifice (ill. 11 p 105). Réalisées à l'initiative de l'archevêque François de Clermont-Lodève à partir des années 1510-1513, plusieurs campagnes furent nécessaires pour réaliser les cent treize stalles que comporte cet ensemble. Le blason de l'archevêque François de Tournon (1538-1551) figure sur ce mobilier. Il existe également des contrats passés sous l'archevêque Hippolyte d'Este (1551-1562) entre le vicaire général et le menuisier Dominique Bertin.

Une **armoire à deux corps** (fig. 8 p 266), des années 1610, présente un mélange de décors païens et sacrés comme sur les vantaux et le couronnement de l'armoire (vertus cardinales et chimères). Les deux corps sont scandés de termes casqués, laurés et à coiffes de plumes. Sur les vantaux du corps bas on peut voir des figures féminines accroupies faisant référence à Androuet du Cerceau.

Après avoir rappelé le fil rouge de l'exposition, à savoir les pouvoirs du capitoulat, des parlementaires, des religieux et du monde économique, et pour illustrer le premier point, nous nous arrêtons devant un tableau peint sur bois représentant *Les quatre fonctions du capitoulat toulousain* (fig. 1 p 271), attribué à Arnaut Arnaut, maître peintre de la ville, des années 1570. Ce petit consistoire, composé de quatre allégories, illustre les fonctions qu'avaient les huit capitouls toulousains : la justice municipale, les réparations et les travaux publics, l'administration des hôpitaux et le police des archers. Dans une vitrine sont présentés des **espadons du capitoulat** qui sont des épées à deux mains (p 90).

Réalisée dans les Pays-Bas vers 1510, *La descente de Croix* était placée dans la chapelle de la Grande Chambre du Parlement de Toulouse et témoigne de la diffusion d'œuvres étrangères à Toulouse (fig. 4 p 41).

Un *Portrait de Jean de Bernuy* (fig. 1 p 77) dont on ne connaît pas l'auteur, illustre par ailleurs le dynamisme commercial de la ville car le personnage représenté est un espagnol implanté à Toulouse, à l'origine d'une importante famille bourgeoise de la ville.

Pour témoigner de la puissance de l'Eglise, de riches manuscrits ont été réalisés ainsi que des châsses pour protéger les reliques. Citons par exemple, celle de saint Papoul (fig. 1 p 197), de 1517, œuvre de Nicolas Bloteau et de Bernard Bosso commandée par la confrérie des Corps-Saints pour la basilique Saint-Sernin. Cette commande entre dans le cadre du programme de rénovation des cryptes, des sacristies et de l'embellissement des églises comme le montre



l'Élévation de saint Jude, extrait du livre 1 des Annales de 1510/1500 (fig. 2 p 198), de Laurent Robini.

Pour illustrer l'utilisation de la brique, après le terrible incendie 1463, d'où le nom de « ville rose » donné à Toulouse, une gravure de 1515 de Nicolas Bertrand tirée de l' *Opus de Tholosanorum Gestis*, montre des palais, des maisons, des églises, des ponts en brique (fig. 1 p 82).

D'après les sources écrites, le vitrail représente une activité importante à Toulouse au début du XVI^e siècle comme on peut le constater avec les vitraux de la cathédrale d'Auch dont dix huit verrières ont été exécutées dans l'atelier du peintre verrier Arnaut de Moles, d'origine gersoise, à partir des années 1509 jusqu'en 1513, sur le thème de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais le cartonnier n'est pas connu. Deux témoins de ces **vitraux** sont présentés dans l'exposition (fig. 2 p 311) provenant de la chapelle Saint-Louis et montrent un style gothique flamboyant avec des décors empruntés au quattrocento italien. Lors de la restauration de ces vitraux en 2003, il a été déterminé que 87% des vitraux étaient d'origine.

Est également présent un bel *Ecce Homo* en bois peint, sans doute des années 1515/1520 (p 139) provenant de la cathédrale d'Albi, d'un artiste inconnu.

Des éléments d'architecture provenant de divers lieux sont présentés, en particulier :

- **Un fragment de la clôture du chœur de la cathédrale de Rodez** (fig. 1 p 112) datée par une inscription de 1531, commandée par François d'Estaing. Elle appartient à la première Renaissance mais préfigure la Réforme tridentine ayant entraîné le remaniement du sanctuaire. Elle a été démontée au XIX^e siècle.
- **Des médaillons provenant du château d'Assier en Quercy** (fig. 2 p 121), construit dans les années 1517/1520 par Galiot de Genouillac, dont les façades sur cour étaient richement ornées, notamment de médaillons : certains figurent dans l'exposition.
- **Un fragment de lucarne provenant du château de Bournazel** (fig. 1 p 336), dont la construction se situe dans les années 1530 après le mariage de Charlotte Mancip, héritière de la seigneurie, avec Jean de Buisson, issu d'une famille de marchand et de banquier anoblie, établie à Toulouse. Le décor doit dater des années 1545 comme le suggère l'inscription figurant sur une métope.

L'atelier de Louis Privat a joué un rôle important dans la sculpture à Toulouse. Il est représenté par deux reliefs provenant d'une porte de l'ancien hôtel de ville reconstruit à partir de 1525 qui sera détruit en 1817 et qui montrent un buste de femme et un buste d'homme en médaillon datés de 1539 (p 213), et illustrant le langage à l'Antique.

Quelques autres morceaux illustrent l'importance et le soin apporté au décor sculpté à Toulouse :

- **Un fragment d'ornementation architecturale** (fig. 1 p 214), avec décors de grotesques, portant dans un cartouche la date de 1534 : c'est le vestige d'une frise dont la provenance n'a pu être précisée. (Hôtel du Vieux-Raisin ?).
- **Une clef de voûte**, en médaillon, cernée d'un collier de perles et d'olives, **provenant du couvent des Augustins** (fig. 3 p 150). Elle semble de la main du maçon toulousain Jean d'Escalquens des années 1530 environ.

Les orfèvres toulousains, identifiés grâce à leur poinçon, sont des artisans renommés. Les œuvres conservées et connues sont toutes de nature religieuse. Outre la châsse de saint Papoul déjà citée, notons le *Buste reliquaire de saint Lizier* (fig. 4 p 199), d'Antoine Favier, de 1518. C'est un buste grandeur nature, très réaliste, dont l'orfroi est orné de rinceaux et de pierres et fermé par un cabochon de cristal de roche formant loupe sur un émail translucide figurant l'évêque bénissant de sa main droite et tenant la crosse de la gauche.

Il faut également citer les peintres enlumineurs, tel Antoine Olivier, documenté entre 1510 et 1537, qui jouent un rôle important à Toulouse. Citons par exemple :

- la *Pentecôte* (prêt du musée de la Renaissance à Ecoen) et la *Cène*, extraits de l'Antiphonaire de Philippe de Dreux, Evêque de Mirepoix, des années 1533/1535.
- ou bien encore, *l'Adoration des Mages* (p 18), d'Antoine Olivier de 1535, célèbre par la présence d'une mouche sur l'écorce d'un arbre.

Ce même Antoine Olivier, connu sous le nom de maître de Philippe de Lévis, ou de Maître de la tenture de saint Étienne, est l'auteur des cartons d'une série de quatre pièces de la *Tenture de l'histoire de saint Étienne*, le lissier étant Jean Puechaut (monogramme JP présent sur la tenture).

La pièce présentée dans l'exposition représente la *Naissance saint Étienne* (fig. 1 p 221). Par les archives nous savons grâce aux délibérations du chapitre et aux comptes que cette tenture a été exécutée pour la cathédrale de Toulouse en 1532, 1533 et 1534, dates que l'on retrouve sur les tapisseries.



L'épanouissement de la Renaissance à Toulouse entre 1520 et 1556 est fortement marqué par l'activité du sculpteur Nicolas Bachelier originaire d'Arras et présent à Toulouse dans les années 1532 après un séjour en Italie. Citons de lui :

- le *Groupe d'enfants* provenant du retable de l'autel paroissial de la cathédrale de Toulouse (fig. 5 p 152). Le retable correspond à la première commande en 1532 de la ville, dont il ne subsiste que ces angelots et plusieurs têtes d'apôtres.
- le haut relief, en pierre calcaire, représentant un *Jeune homme imberbe et vêtu à la romaine*, ou bien encore la *Vierge à l'enfant* provenant du clocher de Notre-Dame de la Dalbade (p 217). Ces éléments sont issus de la commande de 1547 afin de « parfaire et accomplir le clocher » qui avait été élevé en 1508/1510 et qui s'effondra en 1926.

En sculpture, Toulouse s'affirme enfin comme un important centre de production d'œuvres en bronze, qui requièrent un important savoir technique :

- *Dame Tholose* (p 219), sculpture en fonte de cuivre allié, de Jean Rancy, des années 1550. Elle fut placée au sommet de la tour des archives de la ville jusqu'en 1827 pour servir de girouette, en remplacement d'une statue d'enfant réalisée en 1529 également de Jean Rancy. Le fondeur est Claude Pelhot.
- Un autre artiste maîtrisant la fonte, le canonier Bernard Py, réalisa le *Mercurie volant* en 1623 d'après Giambologna (fig. 5 p 262).

Un cabinet d'arts graphiques permet de voir un *Plan de rectification de la rivière de l'Hers* (fig. 1 et 2 p 294-295) de 1558, de Dominique Bertin. Il s'agit là d'un projet avec Nicolas Bachelier pour remédier aux crues récurrentes observées à Toulouse depuis les années 1550. Ce plan a plus de neuf mètres de longueur.

Parmi les livres imprimés, on remarque une introduction en français de l'ouvrage de Vitruve ainsi qu'une édition de 1523, annotée par Guillaume Philandrier, aux armes des propriétaires du château de Bournazel.

À Toulouse la Renaissance s'arrête en 1560 mais l'exposition dépasse cette date pour y intégrer le protestantisme qui s'est beaucoup développé dans la région toulousaine ainsi que le début du XVII^e siècle.

Lorsque Henri de Navarre devient roi sous le nom d'Henri IV, il doit réaffirmer sa présence, en particulier à Toulouse qui lui a longtemps été ouvertement hostile ; il se fait représenter de différentes façons, par exemple :

- sous forme de portrait mythologique comme celui de Jacob Bunel en 1605/1606, c'est *Henri IV en Mars* (p 297), avec une cuirasse à la romaine. Ce portrait n'a cependant pas de lien avec la ville de Toulouse.
- sous forme d'un grand portrait officiel en pied avec *Henri IV roi de France et de Navarre* (fig. 2 p 246) de Jacques Boulbène, en armure noire et dorée des années 1600.
- sous forme de sculpture, comme le *buste d'Henri IV*, en marbre (fig. 3 p 247) des années 1605. Il est en armure avec une écharpe attachée à son épaule droite, est couronné de laurier et porte la croix de l'ordre du Saint-Esprit.

De Jacques Boulbène, citons encore la *Providence, l'Honneur et la Vigilance* (p 304), commande des capitouls en 1594/1595. L'œuvre était destinée à orner la cheminée du consistoire des conseils.

Attribué à Frans Pourbus, le *Portrait d'un jeune homme en cuirasse* (p 302), des années 1600, porte une inscription en haut du tableau qui identifie le personnage : il s'agit de Jean Beynaguet, chevalier, né en 1529, qui se distingua au cours des guerres de religion en 1562, mais c'est un ajout postérieur.

Un petit canon, le fauconneau de Saint-Lys (p 300) est présenté dans l'exposition. La date de (1589), une des plus anciennes représentations des armoiries de la ville (deux anges aux ailes éployées tenant une cloche, encadrés par cinq fleurs de lis) ainsi que le nom de la ville (ST LIS) sont gravés sur le renfort de la culasse.

Le buste de Marcus Antonius Primus (fig. 2 p 285), réalisé par Marc Arcis entre 1674 et 1677, est inspiré du *David* de Michel Ange. Il était prévu pour la salle des Illustres édifée à Toulouse dans les années 1670 et il permet de faire le lien avec une autre période très créative de la production artistique locale.

Et pour terminer, quelques œuvres sculptées, avec en particulier :

- *L'Épithaphe de Pierre de Saint-André*, Président au Parlement de Toulouse (fig. 1 p 148) du sculpteur génois Girolamo Viscardi, de 1508. Il provient du chœur de l'église des Carmes de Carcassonne. En marbre blanc, cette plaque témoigne une fois encore de l'importation d'œuvres d'art étrangères à Toulouse.
- Un fragment de retable de l'église de la Dalbade, la *Présentation au Temple* (fig. 7 p 330), de Nicolas Bachelier. Ce retable est connu par le marché de 1544. Le retable sera remanié aux XVIII^e et XIX^e siècles et détruit lors de l'effondrement du clocher en 1926.



Pour clore la visite, nous allons dans **le petit cloître**, aménagé au XVII^e siècle, où a été apposée contre le mur la triple baie provenant de l'hôtel du Vieux-Raisin (fig. 2 p 149), construit entre 1515 et 1528 pour l'avocat Bérenguier-Maynier. On remarque aussi une loggia datée de 1518 qui est décorée de grotesques ainsi que des supports anthropomorphes provenant de l'hôtel du Juge-Mage.

2 - Bibliothèque d'étude et de patrimoine

Ce deuxième site nous est présenté par Aurélia Cohendy, doctorante en histoire de l'Art à l'université Toulouse-Jean Jaurès.

Ici, l'exposition s'est donnée pour but de mettre en lumière les livres peints entre 1460 et 1535, au travers d'une quarantaine de manuscrits, d'incunables et d'estampes. Ce parcours stylistique met en œuvre les différents acteurs de la production de livres illustrés en cette période charnière du passage du manuscrit enluminé à l'imprimé orné de gravures. Il se décline chronologiquement en six sections :

1 - **Antoine de Lonhy** (vers 1460- 1480), artiste itinérant ayant introduit les techniques picturales de Flandres, avec par exemple, le *Livre d'Heures à l'usage de Rome*, imprimé à Toulouse entre 1454 et 1461, avec *La Pentecôte* ou *le Martyre de sainte Catherine*.

2 - **Le maître des Heures de San Marino** (vers 1480-1490) dont les livres s'inscrivent dans l'héritage lonhyen, comme le *Bréviaire à l'usage de Toulouse* avec *La vie de saint Jean-Baptiste*, ou le *Livre d'Heures à l'usage de Rome*, avec *l'Annonciation*.

3 - **Liénard de Lachieze** (vers 1475-1501) qui introduira dans l'enluminure toulousaine le registre ornemental typique de la Renaissance avec, par exemple *Capitouls et scènes historiées*, double page détachée de la chronique 178 des Annales (la quittance de cette peinture est conservée), ou la *Fuite en Egypte* et *L'Adoration des Mages* provenant d'un Livre d'Heures, réalisé en collaboration avec le Maître de la Devise « Tout ce change », spécialiste des bordures dans lesquelles il déploie des banderoles roses, des sentences morales.

4 - **Laurent Robini** (vers 1490-1500), principalement connu pour ses peintures dans les Annales des capitouls, comme par exemple *Les statuts des tailleurs de Toulouse* qui ont été promulgués en 1509 sous l'autorité des capitouls qui assumaient depuis 1324 la police des métiers de la ville, avec sur la double page : la *Crucifixion* et une *Scène de dévotion* avec deux capitouls en costume rouge et des blasons non identifiés, ou bien encore, un feuillet détaché de la chronique 180 des Annales. On voit ici les capitouls sous des dais, comme des statues. Ils sont accompagnés de scènes militaires. C'est peut-être la représentation du siège de la forteresse de Salses par les troupes de Louis XII. Les comptes ont livré cent quatre vingt paiements à Robini de 1486 à 1511.

5 - **Les peintres de Philippe de Lévis**, évêque de Mirepoix (vers 1510-1535), grand bibliophile et mécène, avec notamment le second antiphonaire enluminé à son intention (le premier a été mutilé pour en extraire les lettrines). Trois artistes y ont collaboré : **Le maître aux lettrines**, **Servain Cornoualle** et **Antoine Olivier**.

6 – **Imprimés et estampes** : L'imprimerie et la gravure sur bois permettent une large diffusion du livre, se détachant ainsi des *Arts de la couleur* comme par exemple, la *Pentecôte et les Corps-Saints de Saint-Sernin* d'après Antoine Olivier (mais il est à regretter que le graveur soit médiocre), ou bien encore la gravure sur bois, colorisée au pochoir représentant saint Lizier de Couserans, saint Roch et saint Sébastien. À noter que saint Lizier est important à Couserans où il a occupé le siège épiscopal au VI^e siècle. Sous les saints sont placées des pièces pour la protection de la cité.

LA BASILIQUE SAINT-SERNIN.

Cet édifice constitue un monument majeur de la Renaissance pour Toulouse. La basilique est placée sous le vocable de saint Saturnin, premier évêque et martyr de Toulouse (la transposition occitane de Saturnin a donné Sernin).

Une église a précédé la basilique actuelle : c'était une modeste construction érigée au V^e siècle au dessus de la sépulture du saint, qui, devenue trop petite en raison de l'afflux des pèlerins, fut remplacée. Les travaux commencèrent dans les années 1070, en style roman et s'étalèrent jusqu'au XVI^e siècle.

Le grand incendie de la ville en 1463 et un manque d'entretien évident obligèrent la confrérie des Corps Saints, dans les années 1520, à prendre la décision de travaux dans la basilique et notamment la réfection des pavements à partir de 1535 (contrat passé avec Louis Privat mais les travaux seront terminés en 1549 par Gérard Mélot), et les toitures en 1538. Les cinq portes furent également refaites, travail confié au menuisier Jacques Villegoroux par contrat de 1546. Une



nouvelle sacristie fut aménagée dans la salle haute de la tour nord ainsi qu'une nouvelle salle des archives. Le clocher fut aussi reconstruit dans les années 1550. Enfin beaucoup de peintures furent refaites notamment sous forme d'enduit blanc sur les murs avec faux appareils de pierre. Ce blanchiment dura dix ans et fut confié à Jean Faure puis poursuivi par son fils Antoine. Le point d'orgue est constitué par les superbes peintures du chœur réalisées à partir de 1536 par Antoine Olivier et Bernard Nalot. Ce dernier termine seul le chantier en 1542, Antoine Olivier étant décédé accidentellement suite à la chute d'un échafaudage en 1537. Le contrat prévoyait la peinture du haut en bas de l'abside ainsi que la voûte de celle-ci et des deux travées adjacentes y compris les colonnes, colonnettes et chapiteaux du sanctuaire. Dans les mêmes années, les verrières furent restaurées par Antoine Ferret. L'aménagement de la crypte donne lieu à beaucoup d'effervescence en vue de magnifier le culte des reliques.

Les guerres de religion furent très violentes à Toulouse nécessitant des travaux de défense, telle la création de petites galeries de brique au dessus de trois portes dès 1562 puis la construction en 1567 d'une galerie de bois avec artillerie le long de la tribune sud de la nef.

Parmi les travaux postérieurs notons essentiellement le remplacement du baldaquin de style gothique par le baldaquin baroque et la construction d'un jubé au XVIII^e siècle qui sera démoli au cours du siècle suivant. Enfin, dans les années 1836, Mérimée confia les travaux de restauration à Viollet-le-Duc ; mais ceux-ci furent contestés ; ce qui entraîna leur dérestauration à partir de 1967.

Après ce point sur la construction de cette basilique, nous faisons le tour du déambulatoire appelé « tour des corps saints », dont les piliers s'ornent de chapiteaux les plus anciens. Dans les chapelles rayonnantes se trouvent des niches contenant les reliques des saints les plus populaires ainsi que des reliquaires dans les chapelles voisines.

Puis nous accédons aux cryptes, anciennes chapelles des corps saints dans lesquelles est placé ce qui reste comme reliquaires et œuvres d'orfèvrerie car beaucoup ont disparu à la Révolution. La crypte supérieure contient cependant la châsse de saint Honoré, un reliquaire de saint Saturnin, un autre de la vraie croix... La crypte inférieure présente dans ses six chapelles les châsses de plusieurs apôtres ainsi que le reliquaire de la Sainte Épine, en émail de Limoges.

Enfin, nous montons à la tribune ; ce qui permet, outre une superbe vue sur la nef et le chœur, de pouvoir apprécier la qualité des peintures du chœur, par exemple les niches à coquilles avec un apôtre, des langues de feu sur la tête, ainsi que les colonnes et les chapiteaux de cette tribune, extrêmement décorés et peints, du XVI^e siècle.

Avant de quitter la basilique nous pouvons encore voir les fonts baptismaux et le bénitier réalisés en marbre.

LA CATHEDRALE SAINT ÉTIENNE

L'extérieur et l'intérieur de cette cathédrale sont déconcertants. Cet édifice insolite est en effet le résultat d'une juxtaposition d'édifices amputés et inachevés du XI^e au XVII^e siècle allant même jusqu'au XX^e siècle pour le portail nord. De l'église romane dont il ne subsiste que la nef qui fut construite dans les années 1071 par l'Evêque Isarn à l'emplacement d'un édifice plus ancien dont on ne sait rien en l'absence de fouilles. La partie gothique correspondant au chœur fut entreprise dans les années 1270 par l'Evêque Bertrand de l'Isle-Jourdain. C'est le témoin d'un projet grandiose qui, s'il avait été poursuivi, aurait entraîné la destruction complète de l'édifice romane. Cette interruption de travaux est due au décès de l'Evêque en 1286 mais aussi aux difficultés financières des évêques d'une manière générale. Au début du XVI^e siècle, l'évêque Jean d'Orléans projette de construire le transept et pour cela fait démolir le chœur de l'église romane. Les deux parties des églises se trouvent alors raccordées mais laissent patent le désaxement existant entre le chœur et la nef. L'évêque fait également construire la sacristie et l'énorme clocher-donjon qui surplombe la façade occidentale. Un incendie en 1609 détruit la charpente du chœur gothique qui fut hâtivement remplacée par une voûte par l'architecte Pierre Levesville.

Après ce préambule sur la construction de la cathédrale, examinons l'intérieur : nous sommes frappés en entrant dans l'église par un important désaxement, avec un chœur très large et imposant par rapport à la nef qui paraît bien modeste. De même, lorsque nous sommes dans le chœur, la hauteur de la nef y compris la rose, est très basse. Le chœur des chanoines se compose de cinq travées ouvrant sur une abside à cinq pans entourée de quinze chapelles. Les vitraux sont du XVII^e siècle. Seule une verrière dans le côté nord représentant saint Sébastien est composée de vitraux du XVI^e siècle, mais c'est un remontage. Le retable qui représente la lapidation de saint Étienne est l'œuvre de l'architecte Pierre Mercier et du sculpteur Gervais Drouet (commande de 1622) pour lequel il existe quatre contrats (un par étape). Ce sculpteur, originaire de la Sarthe, a complété sa formation à Rome où il était le disciple du Bernin. Le retable est en fait peu profond malgré une vue de Jérusalem, en trompe l'œil, qui donne l'impression du contraire. Pierre Mercier avait présenté des statues pour les niches latérales qui furent refusées par les chanoines et il faudra attendre la commande passée à Marc Arcis en 1771 pour occuper ces niches. À remarquer aussi



les stalles, de grande qualité, réalisées par Pierre Monge, ébéniste toulousain, ainsi que l'exubérante chaire où l'on trouve des motifs représentés sur les gravures d'Androuet du Cerceau ainsi que l'orgue des années 1614, mais qui a été à de nombreuses reprises complété et restauré. On note aussi la présence de nombreux marbres pour lesquels les contrats sont connus.

CHÂTEAU DE CAUMONT (commune de Cazaux-Savès)

Nous sommes accueillis par Ghislain de Castelbajac, propriétaire des lieux qui nous fera visiter son domaine.

Nous avons l'impression d'être en présence de deux châteaux :

- Une première partie, un peu plus ancienne, constituée d'un long bâtiment abritant les écuries et précédée d'une basse cour.
- En face, le château proprement dit que nous allons visiter.

L'actuel château de Caumont est construit sur les vestiges d'un château fort ayant appartenu à Gaston Phébus et qui s'est transmis par les femmes. La seigneurie entre dans la famille Nogaret de la Valette par le mariage en 1521 de Pierre avec Marie de l'Isle, dame de Cazaux et de Caumont.

La datation de ce château suscite des questions : sa reconstruction est généralement attribuée à Pierre Nogaret et à l'architecte Nicolas Bachelier ; elle semble confirmée par la date de 1535 que l'on a cru lire au pied du grand escalier au premier étage et que l'on retrouve sur une arcade dans la cour. Cependant, la date dans la cour est probablement le fruit d'une réfection au XIX^e siècle et la date du grand escalier est pratiquement effacée. Stylistiquement, le château paraît clairement postérieur et pourrait plutôt être l'œuvre de Dominique Bachelier. C'est un château de style Renaissance toulousaine sur un plan « défensif », initialement de plan carré. Seules trois ailes subsistent actuellement autour d'une cour intérieure bornée par deux tourelles hexagonales à toiture en bulbe. Plusieurs parties (l'aile du fond et les pavillons d'angle) présentent un grand comble d'ardoise percé de lucarne qui est étranger au style de la région et qui résulte probablement de restaurations au XIX^e siècle. Si les élévations extérieures du château sont austères, témoignant apparemment d'un aspect défensif avec ses bouches à feu, les façades sur cour sont harmonieuses, en brique et pierre. Le corps de logis et l'aile gauche comprennent des croisées et demi croisées surmontées d'oculi et l'aile droite est une construction probablement postérieure à un incendie survenu en 1658. Auparavant, elle ne comprenait probablement qu'une simple coursive reposant sur de robustes consoles sculptées dans un style raffiné avec bossage. La cour, qui avait été relevée d'environ un mètre au XIX^e siècle, a retrouvé son niveau d'origine. Une plaque rappelle ces travaux réalisés entre 1980 et 2014 par Jean et Michèle de Castelbajac. Les blasons qui décorent la cour intérieure correspondent à un ajout du XIX^e siècle.

Nous faisons un tour extérieur du château et remarquons des tours « en losange » et non à angles droits, dans lesquelles se trouvent des bouches à feu pour tirer au fusil. Puis nous visitons les deux niveaux de sous sol voûté, dans lesquels se trouvent notamment les chais et une très grande cuisine avec cheminée, fruitier à neuf feux, four à pain, four à pâtisserie, mais encombrée par un massif pilier central. Cette cuisine servait pour un personnel nombreux : encore 35 personnes en 1910 et même 13 en 1950.

Nous sommes ensuite invités à visiter l'intérieur et pénétrons par le portail situé à gauche du bâtiment du fond et donnant accès au vestibule.

De là nous pénétrons :

- Dans le grand salon de style néo-gothique datant de 1825 avec peintures murales et au plafond. Des blasons et des portraits de famille dont celui de Louis Nogaret de la Valette, duc d'Épernon (1554-1642), ornent cette pièce. À remarquer : une belle cheminée en marbre du Minervois, un coffre avec médaillons sur lequel est posé un buste d'Henri IV.
- Puis dans le salon à musique avec plafond à petits caissons. On note le portrait de la Rochefoucauld-Liancourt dont la fille Sophie a planté les pivoinés du jardin, encore en place actuellement. Une belle cheminée et de nombreux portraits décorent ce salon.

Un escalier droit, sans doute de Bachelier, est voûté ; ses croisées d'ogive à bandes rouges et blanches (brique et pierre) retombent sur des consoles. Les piliers présentent la même disposition de décor. L'étage présente un couloir qui distribue les différentes pièces, en particulier :

- Une chapelle avec deux gisants qui y ont été apportés ultérieurement.
- La chambre du roi qui reçut la visite d'Henri IV et dans laquelle on trouve aussi de nombreux portraits dont celui d'Henri de Navarre.

Nous suivons ensuite la coursive pour rejoindre un escalier en vis qui nous ramène dans la cour d'honneur.



LA CHAPELLE D'ALET (commune de Montaigut-sur-Save)

Nous sommes accueillis par l'Association des Amis de Notre-Dame d'Alet qui va nous faire découvrir les lieux.

Après l'apparition de la Vierge à un laboureur nommé Raymond, un sanctuaire fut construit à la fin du XI^e siècle, détruit en 1568 au cours des guerres de religion par les huguenots à l'exception du portail extérieur et de l'autel de marbre. La chapelle fut reconstruite en 1673 sous l'impulsion du baron de Montaigut, Monsieur de Mauléon Couserans, avec ornementation du chœur dans les années 1688. Les chapelles latérales furent construites entre 1780 et 1782. À cette époque les pèlerinages sont plus nombreux et, dans ce contexte, furent construits la chapellenie et le cloître. En 1795 la chapelle fut vendue à un particulier qui la légua à sa mort à la fabrique de Montaigut ; puis, au milieu du XIX^e siècle, elle fut placée sous la direction de prêtres de la congrégation du Sacré Cœur. Des travaux de restauration furent entrepris entre 1860 et 1863, en particulier le portail qui fut remanié. Celui-ci est surmonté d'un tympan avec une Piéta et précédé d'un portique avec, de chaque côté, une double colonne de marbre de Caunes, à chapiteaux reposant sur un piédestal. À cette époque, le cloître fut transformé en atrium et sera à nouveau restauré en 2006/2007. On y voit un beau Christ en Croix ainsi qu'un groupe sculpté représentant une Vierge de Pitié avec sainte Marie Madeleine et saint Jean, de Gervais Drouet, initialement placée sur le toit, face au cimetière.

L'intérieur de cette chapelle est remarquable avec le superbe retable du maître autel, en bois peint et doré, richement décoré de statues placées dans des niches. Au centre devant une croix, la Vierge reçoit son fils descendu de la croix, entouré d'anges et, avec ses bras tendus, elle semble presque crucifiée. C'est une œuvre de Thibaud Mestrier et Antoine Guépin (XVII^e siècle). Le plafond à caissons présente un décor faisant référence aux symboles de la Vierge dans les litanies. À remarquer également dans une chapelle nord, une autre Piéta qui devrait être prochainement restaurée.

Cette chapelle de pèlerinage et sa chapellenie attenante, avec son parc, ses bois, forment un ensemble d'un patrimoine exceptionnel qui fut sauvé grâce à la sœur de la Rochette qui a su préserver la chapelle et en particulier son retable.

LE CHATEAU DE PIBRAC

Il a été reconstruit en 1540 en remaniant l'ancien manoir défensif dont il reste la grande tour polygonale hors œuvre pour l'escalier, afin d'en faire une résidence de plaisance. Peu documenté, il semble cependant que Nicolas Bachelier fut chargé des travaux. De style Renaissance ce château est en brique. Il appartient à la famille du Faur par le mariage en 1516 de Pierre avec l'héritière de la famille de Pibrac. En 1669, Antoinette du Faur de Pibrac épouse Pierre de Montfaucon, baron de Visse et de Hierle.

L'aile droite flanquée d'une tour ronde à terrasse, avec une tourelle d'escalier, comprend deux salles superposées. François Gébélin y voit une ressemblance avec la salle de bal de Fontainebleau ou de Bournazel, ce qui peut s'expliquer par la circulation des plans à cette époque. L'aile gauche, également flanquée d'une tour ronde, est plus étroite. C'est dans cette tour que se trouve le célèbre « cabinet des quatrain » avec ses voûtes ornées de sujets mythologiques datant du XVI^e siècle. Dommage que nous n'ayons pu le visiter...

Plusieurs restaurations des façades sont intervenues : 1676, 1743 mais en 1794 les tours ont été découronnées et les sculptures martelées. À cette époque le château va être abandonné pendant presque un siècle. En effet, il faut attendre 1887, date à laquelle Anatole de Pibrac, héritier d'une branche collatérale, entreprend sa restauration qui sera poursuivie par son fils Raoul.

LE CHATEAU DE SAINT-JORY

De ce château remontant au XV^e siècle et réaménagé à l'initiative de Michel du Faur de Saint-Jory, juge mage de Toulouse, en 1545 par Nicolas Bachelier, il ne reste que l'aile d'entrée, les trois autres ayant disparu.

Sur ce pavillon en brique, on peut voir six fenêtres ordonnancées sur trois niveaux, dont celles des étages ont conservé leur ornementation, et le portail avec bossage piqué. La porte est cintrée avec assises et voussures vermiculées en pierre. Elle est surmontée d'une corniche, également en pierre servant d'appui à une fenêtre encadrée de crossettes et accostée de deux colonnes corinthiennes avec, au dessus, une autre fenêtre avec colonnette centrale tenant lieu de meneau. L'ensemble est encadré de deux colonnes composites. Un attique et un fronton curviligne couronnent cette ordonnance pyramidale.

Sur l'autre face, en brique recouverte d'un enduit blanc, apparaissent sept fenêtres dont deux au rez-de-chaussée et cinq à l'étage, actuellement sans aucun décor et le portail qui fut commandé à Dominique Bachelier dans les années 1560/1561. Le large cintre de la porte est orné de feuilles



lancéolées et s'appuie sur deux pilastres accouplés avec déstructuration du langage des ordres. Dans les écoinçons sont placés des foudres, une allusion à Michel du Faur, juge mage et parlementaire, surnommé par l'humaniste Jean de Bousson le « forger des forgers » en jouant sur la signification du nom du commanditaire, mais c'est aussi une référence à l'Antique. On y voit aussi les triglyphes et les gouttes au niveau de l'entablement, ainsi qu'un cartouche autour duquel se suivent des rosaces, des oves...

TOULOUSE

MUSÉE PAUL DUPUY

Paul Dupuy (1894-1944) avait en 1905 acquis et restauré l'hôtel Besson afin de donner un cadre à ses collections et avait fondé un musée de son vivant. De nombreux dons et legs sont venus enrichir ce musée dont les collections comprennent des dessins, des estampes, de l'horlogerie, des ivoires, du mobilier, des céramiques, de la ferronnerie, des armes couvrant la période du Moyen Âge aux années 1939.

C'est Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au musée national de la Renaissance à Ecoen qui nous guidera en sélectionnant quelques pièces significatives de la Renaissance :

Bassin dit « de la Tempérance », en étain, attribué à François Briot, vers 1580/1590.

Bassin ovale, « le jugement de Pâris », en émail peint sur cuivre, de Pierre Reymond, des années 1568 /1572.

Portrait de Bernt Knipperdillick, anabaptiste qui fut torturé et exécuté en 1536, émail peint sur cuivre.

Bassin ovale « Moïse présentant au peuple les Tables de la Loi », peut-être de Pierre Pénicaud (atelier limousin).

Grande réserve à thériaque, provenant du collège des jésuites, en étain gravé (personnages et emblématiques en lien avec la médecine), ainsi qu'une série de scènes représentant la collecte de différents ingrédients pour les remèdes universels (recherche de vipères par exemple), à partir de modèles allemands. On y voit les armes du commanditaire. Daté de 1624, son auteur est anonyme.

La superbe pharmacie de 1632 provenant des Augustins avec cependant des reprises et des remaniements. Les meubles sont garnis de faïences des XVII^e et XVIII^e siècle ainsi que de divers matériels médicaux.

La collection **d'horlogerie** est très intéressante et constitue un des joyaux de ce musée. La majorité des pièces provient de l'Allemagne du sud avec cependant quelques témoignages de réalisations françaises. Le point de départ de cette collection est dû à Edouard Gélis (1876-1955), horloger mais aussi collectionneur qui donna le tiers de sa collection au musée en 1944. Son ami, Georges Prin, fabricant d'optique parisien, également collectionneur, fit un important don au musée en 2016.

Parmi le don Gélis, notons par exemple, ces remarquables objets en cuivre doré et gravé :

Horloge de table, d'Antoine Dumas, réalisation à Toulouse dans les années 1560.

Horloge de table, de Gillebert Martinot, fabriquée à Toulouse vers 1560.

Petite horloge de table à stackfreed, de production française des années 1590.

Boîte d'horloge de table fabriquée à Augsbourg vers 1590.

Boîte d'horloge allemande de la fin du XVI^e siècle.

Boîte de montre allemande des années 1580.

Horloge dite « calvaire » (automate) de la fin du XVI^e siècle.

Horloge astronomique : elle a été livrée en 1578 par Isaac Habrecht, suisse, comme chef d'œuvre pour être admis dans la corporation des horlogers de Strasbourg. Elle comporte de nombreuses complications techniques. Le cadran de face montre les faces de la lune. Sur le cadran latéral on relève la marque de la corporation « UM ».



Des achats ont aussi complété les dons comme, par exemple :
Grande horloge de table, en cuivre gravé et doré, provenant de l'Allemagne du sud, vers 1600.

NOTRE-DAME DE LA DALBADE

Située dans le riche quartier des Parlementaires, cette église paroissiale d'aspect très fermé est mentionnée dès le XII^e siècle et a été agrandie au XVI^e siècle.

La façade présente une grande rose à remplage flamboyant, au dessus d'un beau portail en pierre, réalisé par le tailleur de pierre Michel Colin qui résulte de deux phases de construction :

- La première campagne (1537-1539) intègre le répertoire à l'Antique et apporte des embellissements au registre inférieur : niches à coquille rayonnante, cantonnées de pilastres, et meublées d'un candélabre.
- La seconde campagne (1540-1542) concerne le registre supérieur : emploi de grandes colonnes corinthiennes et superposition de niches ioniques et corinthiennes.

Le tympan en céramique a été réalisé par Vincent Virebent en 1881. De type Renaissance italienne, il représente une copie du *Couronnement de la Vierge* de Fra Angelico.

LE PONT NEUF

La reconstruction de ce pont dans les années 1542 illustre la grande difficulté de réalisation parallèlement à un engagement financier important. Pourtant, dès l'origine les maîtres maçons et charpentiers désignés par la ville avaient souhaité s'entourer d'experts afin de déterminer l'emplacement et la typologie du pont mais aussi de savoir comment enfoncer les piles, compte tenu du cours de la Garonne, notamment de sa puissance. Notons le concours de Nicolas et Dominique Bachelier et de Dominique Bertin qui seront des maillons importants.

La première pierre fut posée en 1544 ; mais si les premières piles ont été implantées dans la marne et la molasse, la pile orientale l'est dans des alluvions nécessitant la mise en place de pilotis. Cette instabilité des sols ajoutée aux difficultés causées par les guerres de religion retarda le chantier. La réalisation de la sixième pile ne fut entamée qu'en 1579 et d'autres architectes participent aux travaux comme Pierre II Souffron. En outre les crues de 1599 et 1600 retardèrent à nouveau le chantier et la septième pile ne fut réalisée qu'en 1601 : on y voit les armoiries du roi. Nouvelle crue en 1612 et reprise du chantier en 1613 avec Jacques Lemercier et François Mansart. Ce n'est qu'en 1642 que le pont sera achevé.

Ainsi, il aura fallu presque un siècle pour réaliser ce pont qui nécessita beaucoup de compétence technique et d'adaptation pour tenir compte à la fois d'un sol instable et de la puissance du cours d'eau et plus encore des crues récurrentes. Pour cela il a été imaginé des arches irrégulières avec des piles ouvertes par des dégueuloirs et des crêtes en avant de chaque pile. Réalisation ambitieuse, ce fut aussi le symbole de nouveaux échanges d'experts dans toute la région montrant l'évolution de l'ingénierie. Le chantier est marqué par ailleurs par l'intervention croissante du pouvoir royal.

LES HOTELS PARTICULIERS

À la Renaissance, la ville de Toulouse enrichie par le commerce du pastel, voit fleurir de somptueuses demeures, souvent construites par ces riches commerçants mais également par des parlementaires. Nous avons pu admirer certains hôtels rapidement en passant comme par exemple l'hôtel d'Astorg Saint-Germain ou l'hôtel de Massas, mais d'autres de manière approfondie.

HOTEL DU VIEUX-RAISIN - 36 rue du Languedoc

Cet hôtel a été construit dans les années 1515 pour Bérengier Maynier, avocat au Parlement de Toulouse et capitoul. De cette époque date le corps de logis placé entre deux tours. Dans les années 1574/1575, l'hôtel fut vendu et le nouveau propriétaire, Jean Burnet, poursuivit les travaux, en particulier les deux ailes. L'hôtel se présente comme une maison entre cour et jardin (le jardin, c'est actuellement la rue).

L'architecture et le décor sont particulièrement riches et témoignent d'une évolution dans l'approche de la Renaissance, avec sans doute une intervention tardive Nicolas Bachelier. Les fenêtres présentent un décor raffiné en particulier au rez-de-chaussée, celle de droite avec pilastres et statues, celles de gauche ne sont accostées que de pilastres. À l'étage, seuls les meneaux sont décorés ainsi que les allèges. On accède à l'intérieur des tours par deux portes mais, seule celle de gauche est décorée. Elle donne accès à un escalier en vis. On note sur les tours que les fenêtres



sont accostées de pilastres et ornées (à gauche) par des médaillons. Un portique à trois arches en pierre ferme le quadrilatère. La décoration fait référence à l'Antique mais présente aussi une influence bellifontaine

HOTEL DE PIERRE – 25 rue de la Dalbade

Il est connu aussi sous les noms d'Hôtel de Bagis ou de Clary. C'est Jean de Bagis qui fit construire cet hôtel en brique en 1537 par Nicolas Bachelier. Le contrat prévoyait quatre corps de bâtiments disposés en quadrilatère autour d'une cour centrale. De cette époque existent le bâtiment du fond avec un beau portail sur cour en pierre encadré d'atlantes, ouvrant sur un escalier rampe sur rampe et l'aile en retour de droite. Son fils, Dominique Bachelier poursuivra les travaux en construisant les deux ailes complémentaires.

L'hôtel passe en 1601 entre les mains de Nicolas de Guerrier, apothicaire qui décède en 1606 ; c'est sa fille, Gabrielle, épouse de François de Clary, qui devient propriétaire. La poursuite des travaux se fait avec Pierre II de Souffron qui va réaménager les façades sur cour de ces deux derniers bâtiments en y mettant des arcades formant galeries, séparées par des pilastres surmontés de chapiteaux, avec mascarons et cartouches en marbre des Pyrénées. De nombreuses sculptures ornent ces façades. La majestueuse et imposante façade sur rue, de pierre sculptée, est aussi son œuvre qu'il réalisa avec le concours de sculpteurs et de maîtres tailleurs de pierre de grande qualité comme Pierre Bouc, Thomas Heurtematte, Pierre Monge ou encore Arthur Legoust, entre 1609 et 1613. Cette façade se développe sur huit travées et sur trois niveaux à la manière d'un palais italien, avec un décor sculpté de pierre : pilastres, trophées d'armes, guirlandes de fruits... Sur les chapiteaux corinthiens sont placés des aigles et des soleils qui rappellent les armoiries du commanditaire. On remarque des ordres emboîtés à la manière de Palladio mais aussi une abondance de sculptures ou l'interruption des entablements qui font penser à Androuet du Cerceau, tandis que les hauts reliefs au dessus du double portail pourraient dériver des estampes du château de Verneuil (Oise).

HOTEL MOLINIER – 22 rue de la Dalbade

Cet hôtel particulier a été construit pour le conseiller au Parlement, Gaspart Molinier. Il comprend deux bâtiments et un petit logis séparés actuellement par deux cours.

Le premier corps de bâtiment, sur rue, s'ouvre par un portail en pierre des années 1556 mais dont on ne connaît pas l'architecte, peut-être Nicolas Bachelier ou Dominique Bertin. Richement décoré, ce portail est encadré par deux paires de colonnes corinthiennes jumelées. De style maniériste on y trouve, décliné sur plusieurs niveaux, un bestiaire fantastique avec jeux des reliefs des matériaux (pierre et marbre pyrénéen) et des couleurs.

La première cour est étroite avec une tourelle d'escalier en fond. Formant initialement un portique ouvert, les arcades de l'aile gauche, datées des années 1560 /1570, ont été bouchées. Le décor, en particulier la frise avec ses éléments de pierre et de marbre, rappelle celui du portail d'entrée. On y voit à droite une porte qui donnait accès au jardin qui fut transformé en cour au XVII^e siècle avec un important remaniement au XIX^e siècle.

Dans la seconde cour se trouvent trois bâtiments disposés en « U » dont la construction a dû s'étaler du XVII^e au XIX^e siècle avec une fenêtre Renaissance et une tourelle d'angle en encorbellement.

Une troisième cour se développe latéralement, en fond de parcelle, entourée de deux corps de bâtiments en angle droit, eux aussi construits à différentes époques.

Ensuite, l'actuel propriétaire nous invite à visiter l'ancienne salle d'honneur qui a conservé sa superbe cheminée qui peut être Henri II et dont les décors trouvent un écho dans les cheminées par Androuet Du Cerceau dans le Recueil de Lyon. On y trouve le modèle de cette cheminée mais sur lequel des personnages ont été ajoutés. Elle porte, gravée au dessus du bas relief, la mention « Hercules gallicus » et en dessous, la mention « charitas nunquam » avec les lettres dont la graphie à l'antique évoque Geoffroy Tory. On peut les traduire par : « Hercule gaulois » et « la charité jamais ne disparaît ». On y voit aussi deux médaillons représentant des empereurs romains, Adrien et Auguste et, dans la frise, se trouvent des angelots, des masques grimaçants inspirés d'Androuet du Cerceau.

HOTEL DE BERNUY – 1 rue Léon Gambetta

Cet hôtel particulier a été construit par Jean de Bernuy, venu d'Espagne (Burgos), qui s'est considérablement enrichi en France grâce au commerce du pastel.

La première phase de construction commence en 1503 avec les maçons Jean et Guillaume Picart. L'année suivante, Mériço Cayla est chargé de l'édification de la façade avec le portail et de la



seconde cour avec la très haute tour d'escalier. À noter que le portail d'entrée bénéficie d'une décoration ultérieure (vers 1527).

La seconde campagne commence dans les années 1530/1536 ; Louis Privat y joue un rôle important, comme en témoignent les contrats. Ces travaux sont visibles dans la cour d'honneur qui rassemble de très nombreux éléments de décors Renaissance avec ses niches, ses médaillons avec personnages (s'agit-il des propriétaires ?), mais surtout avec la voûte surbaissée, à caissons décorés de roses à l'Antique, se terminant par deux colonnes à chapiteaux composites. Au fond de cette voûte, une belle porte, encadrée de colonnes également très ornée. Au dessus de cette voûte, de belles fenêtres à meneaux. Le mur sur cour, correspondant à la façade sur rue, présente deux grandes arcades accostées de colonnes candélabres à chapiteaux à enroulements ; elles sont suivies à droite par l'emplacement de l'escalier, comportant une petite fenêtre, avec au premier étage, une galerie à trois arcades et au dessus une galerie à balustrade.

Le style est marqué par l'influence de Diego de Sagredo dont le traité d'architecture *Medidas del Romano* a été publié à Tolède en 1526 mais aussi par les architectes itinérants venus en particulier du Val de Loire, ainsi que par des artisans de tradition locale..

Cet hôtel a accueilli dès 1526 des écoles : d'abord le collège des Jésuites, puis en 1764, le collège royal et ensuite le lycée national. Actuellement, il héberge le collège Pierre de Fermat.

HOTEL D'ASSÉZAT – Place d'Assézat

Joyau de la Renaissance toulousaine, cet hôtel se situe au cœur du quartier des Changes. Son commanditaire est le riche marchand pastelier, Pierre Assézat, originaire du Rouergue, qui fit fortune et dont la nomination comme capitoul couronna son ascension sociale. En 1555 il confie la construction à Nicolas Bachelier qui décédera en 1558. Les travaux seront poursuivis par son fils, Dominique.

Cet hôtel, de plan carré, autour d'une cour d'honneur, montre un alliage remarquable de brique et de pierre avec de nombreux décors. Deux côtés de la cour comportent une élévation à trois niveaux superposant les ordres doriques, ioniques et corinthiens dans le style de Serlio. Toutes les fenêtres sont séparées par un jeu de deux colonnes à chapiteaux. Une imposante tour d'escalier s'élève dans l'angle, à gauche du pavillon du fond, avec un beau portail accosté de colonnes torsées à chapiteaux corinthiens. L'aile de droite comporte une simple coursive tandis que l'aile face à la rue bénéficie au rez-de-chaussée d'une galerie surélevée à laquelle on accède par un escalier à deux rampes. Elle est recouverte d'un toit en ardoises avec lucarnes. Par le passage à droite du bâtiment du fond, on accède à la façade sur jardin.

Cet hôtel resta dans la famille jusqu'en 1761 puis fut vendu à la banque Ozenne qui le légua à la ville en 1895 pour y loger six académies et sociétés savantes toulousaines. Depuis 1995, la Fondation Bemberg y est aussi abritée, avec son importante collection d'œuvres d'art.

Nous devons un chaleureux merci à Pascal Julien et à son équipe, en particulier Colin Debuiche qui nous a accompagné tout au long de nos visites, nous apportant aussi de précieuses informations, ainsi qu'Aurélia Cohendy qui nous a présenté les manuscrits à la Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine. Ils nous ont fait découvrir, non seulement l'exposition consacrée à la Renaissance à Toulouse, mais bien au-delà, grâce aux très nombreuses découvertes en archives qui ont permis de comprendre les monuments visités. Merci aussi à Guillaume Fonkenell pour la présentation des richesses du musée Dupuy ainsi que ses interventions et celles de Geneviève Bresc lors de nos visites. Je n'oublie pas la préparation de ces journées par Catherine Fiocre et son accompagnement pendant le séjour.

Roselyne Bulan
Secrétaire Générale Adjointe

